

Pascal LAURENT

Le mascaret



Partie une

Les voitures roulent toujours lentement sur les quais à cette heure. Encore cinquante mètres et je serai au niveau du feu, juste à hauteur du pont qui enjambe le fleuve. Ce matin, les eaux sont brunes du limon venu de la mer et le ciel gris d'une lumière de soie froissée, il pleuvra sans doute quand la marée s'inversera.

La ville s'étire, à peu de distance de l'embouchure, le long d'un fleuve trop capricieux pour que soient construites des installations portuaires à la hauteur de l'activité industrielle de la région. De gros navires sont venus, un temps, livrer leurs cargaisons de minerai pour alimenter les fonderies, mais les bancs de sable sans cesse mouvants obligeaient à des dragues constantes, si bien qu'un canal fut creusé pour alimenter les usines, en remplacement du port de mer. Après des dizaines d'années d'activité, les coûts d'exploitations obligèrent au déplacement des forges vers des villes plus proches des points d'approvisionnement. De cet échec cuisant pour le développement d'une région austère, marécageuse et froide, il reste aujourd'hui des amas de blocs de béton

et de ferrailles envahis de broussailles. La nature tente de reprendre ses droits sur des terres asséchées, polluées, stérilisées. Des hommes farouches hantent ces lieux abandonnés de la civilisation, ils vivent là de trafics divers hors d'atteinte de toutes formes de légalité. Ils recréent ainsi sans le savoir les conditions de vie du peuple fondateur dont le toponyme porte encore la trace.

Des siècles durant, la région fut évitée, car trop insalubre et habitée de tribus sans pitié toujours en rébellion. Un pouvoir central plus fort que les précédents permit, après de longues batailles contre les éléments et les autochtones, la construction d'une ville fortifiée et l'installation des premiers colons. Le pont élevé par la suite facilitait les interventions militaires dès les premières vellétés d'indépendance de la contrée. De ce lourd héritage, la ville garde des traces profondes dans son architecture et dans la mentalité de ses habitants. La plus grande des églises de la cité est construite dans un style tardif, toutes les précédentes ayant été régulièrement détruites lors de rebellions. Aujourd'hui encore, claquemurés derrière le reste des murailles de la haute ville les descendants des premiers colonisateurs résistent au métissage. Relégués dans les faubourgs, sur les bords du fleuve, les enfants du peuple indigène cultivent avec passion leur esprit de résistance.

Les hommes ne sont pas les seuls fléaux de la région, la nature parfois participe à la destruction. Dès les premières constructions en dur, les civilisateurs ont compris que pacifier les peuplades ne suffirait pas pour dominer la région, il faudrait contrôler le fleuve. Les premières digues ont été construites en même temps que les fortifications, il fallait se protéger des

attaques des hommes et des débordements du fleuve. De grandes inondations affectent régulièrement les quartiers bas, mais c'est surtout quand il y a une conjonction entre une tempête et une grande marée que le fleuve se révèle dans toute sa puissance destructrice, car le mascaret, en glissant sur les hauts fonds, lève alors une vague énorme. Les quais sont débordés et les rues envahies par des flots en furie détruisant tout ce qui n'a pas été bâti pour résister. Aujourd'hui les crues historiques sont loin dans les mémoires et les habitudes perdues.

La marée montante entraîne toujours avec elle des bouteilles vides et des sacs plastique qu'elle ramasse à hauteur du centre commercial, plus loin vers la côte là, où l'on a retranché les habitats collectifs et les usines fumantes. Certes, elles ne fument plus beaucoup, et il ne reste d'elles le plus souvent, le long du fleuve, que les carcasses métalliques des hangars et des bâtiments murés et dégradés. La rouille sous le ciel gris peut avoir du charme, mais les poètes se font rares, ces temps-ci, dans la banlieue.

Des commerces se sont installés quelque peu en amont, et tentent par un projet d'intégration, de palier à une disparition de l'activité industrielle. Mais pour survivre, il faut des clients. Et les chalands sont partis en même temps que le travail.

Le feu passe au vert. Je rejoins l'avenue du Centre qui partant du pont vers la vieille ville traverse les remparts par une porte encadrée de deux tours. Les boutiques entrouvrent leurs rideaux. La boulangerie au coin de la Place de la Mairie a déjà vendu sa première fournée de baguettes. Le troquet mitoyen est plein de clients abreuvés de cafés et de petits blancs

secs qui ouvrent l'appétit au travail dans les bureaux ou sur les chantiers. Des géraniums décorent les lampadaires de l'avenue principale déclinant des couleurs du rose pâle au pourpre. Le camion des jardiniers ralentit la circulation en butinant chacun des pots de fleurs. Encore cent mètres avant le carrefour et tourner à droite. Maintenant il faut trouver à me garer. En général je stationne du côté du poste de police, la crainte du PV éloigne les chauffards. Comme souvent, la place libre est là, non loin du numéro vingt. Dans un quart d'heure je serai devant mon bureau à décider si tel accident mérite d'être pris en charge par la Compagnie.

Je ferme la voiture, elle sort de chez elle : le numéro vingt. Je veux la saluer, mais elle change de trottoir, comme tous les jours. Elle porte un imper mastic et des chaussures à talons carrés, la jupe à carreaux dépasse légèrement du vêtement de pluie, mais ne laisse apparaître le genou que quand elle lève la jambe pour quitter la chaussée et rejoindre le trottoir. Son collier de perles fines file le long du col brodé de son chemisier blanc. Un serre-tête de velours noir maintient ses cheveux blonds au-dessus de ses petites oreilles perlées. De fines lunettes de métal doré assombrissent légèrement des yeux plus bleus que le ciel, qui aujourd'hui comme bien souvent est d'un gris profond. Je la suis du regard en remontant sur mon front la mèche de cheveux noirs qui régulièrement retombe. Elle disparaît au coin, en tournant vers la gare des bus. A demain !

Quelques mètres à pied pour rejoindre le bistrot où mon café quotidien m'attend avec la deuxième cigarette de la journée. Comme tous les jours de semaine le troquet est rempli d'habitues de la cité

administrative – bureaucrates de la préfecture ou de la mairie, secrétaires des compagnies d'assurances – et d'ouvriers des chantiers voisins ou des quelques ateliers survivants en centre ville. Je prends le café au zinc. Je préfère dominer la salle pour y inspecter chacun des visages connus et y débusquer une figure inhabituelle. Peu de clients me saluent, le patron me lance : un café comme d'hab' ! La fumée âcre du tabac brun remplit mes poumons. Aussitôt expulsée, elle provoque chez la jeune femme accoudée au bar, à quelque distance de moi, un regard désapprobateur. Quoi ! Elle ne va pas m'expédier dehors ! Il me suffit de devoir, pour satisfaire ce plaisir, sortir régulièrement tout au long de la journée, sous le regard sentencieux du chef de service. Je dégusterai clope et café jusqu'au bout et à l'abri !

Un groupe de collègues attablés discute haut et fort du dernier match de foot, pronostiquant la finale possible. Apparemment les opinions divergent. Au fond, près du téléphone, des retraités préparent les mises pour le tiercé du jour. Un couple d'amoureux partage un café froid depuis longtemps. Trop occupés à roucouler, ils ont laissé la pendule tourner et le café refroidir. Ils se moquent de l'heure et du retard, profitant l'un de l'autre avant de se séparer pour une trop longue journée de travail. Je donne une pièce pour le café et file vers la sortie, j'ai juste le temps d'atteindre le bureau avant que le chef, l'œil rivé sur la pendule ne se permette une de ces réflexions dont il a le secret. Surtout ne pas lui en donner l'occasion !

Quelques gouttes de pluie commencent à tomber. La courte distance qu'il me reste à parcourir devrait m'éviter de sortir le parapluie toujours plié au fond de ma sacoche.

La porte s'ouvre sous une légère poussée, en chuintant sur ses vérins bien graissés. Des tapis profonds accueillent les clients dans un hall éclairé par une verrière aux vitraux peints. La haute voûte de fer, témoignage du temps où les forges étaient florissantes, est classée monument historique, ce qui permet à la Compagnie de nous maintenir dans des locaux trop exigus, prétextant que tous travaux de transformation dénaturerait le site. Le service d'accueil s'est réservé la belle salle de gala de cet ancien hôtel particulier, tandis que les gratte-papier, comme moi, doivent se réfugier à deux par bureau dans des combles réaménagés d'un coup de pinceau sur les murs, frigos en hiver et étuves en été, quand il y a un été. L'escalier de calcaire blanc, usé, dessert au premier niveau les bureaux de la direction, au second : la comptabilité, et au troisième ... les autres.

Mon collègue est déjà à son bureau, courbé sur sa machine, il tape nerveusement un courrier. Il lève à peine les yeux en me lançant un : B'jour. C'est tout juste si l'on devine son visage masqué par une barbe de plusieurs jours et des cheveux longs. Il porte une sempiternelle chemise à carreaux et un jean. Évidemment, avec une telle tenue, sa place c'est le grenier. Ce n'est pas comme moi, toujours cravate et chemise blanche, pantalon à pinces et chaussures cirées. Et pourtant nous sommes relégués au même niveau, même boulot et même considération.

La pile de dossiers apportés par le vaguemestre m'attend. Lire, évaluer, transmettre, en fait je fais le tri des petites misères humaines : inondations de plafonds, ailes de voitures enfoncées, vélos disparus. Parfois des drames plus poignants, avec des destructions totales de véhicules, laissent supposer à

quels traumatismes ont été soumis les occupants. Mais je ne m'occupe pas des dommages aux personnes. Seuls les dégâts matériels m'incombent. Le collègue a décroché son téléphone, et parle avec un ami de cette fameuse soirée dont il me rebat les oreilles depuis des semaines. Enfin pas directement, mais j'écoute et devine à travers les demi-conversations auxquelles je suis bien obligé de participer. Elle a eu lieu samedi et les excès donnent encore à mon voisin une mine un peu plus décrépite que d'habitude. Après le téléphone, c'est le collègue du bureau contigu qui s'invite et ils se remémorent, avec force rires et sous-entendus, combien la fête a été riche en événements de toutes sortes. Comment la direction de cette honorable entreprise d'assurances peut-elle supporter des individus aussi dépravés ! Comment ces hommes, sans aucune morale, ayant connaissance des malheurs de leurs concitoyens, pourraient-ils être animés de la moindre compassion ? Quand je m'en plains, je ne suis pas écouté. On me répond : oui, oui en hochant la tête. Quand, à l'occasion des vœux de fin d'année, j'entreprends une conversation sur ce sujet, je me retrouve vite seul à manger des petits fours et boire ma coupe de champagne : bonne année, monsieur le Président !

La matinée s'égrène entre les dossiers qui passent de la pile à évaluer à la pile lue, et les bâillements du voisin. L'appel du tabac me fait quitter mon poste de travail, descendre les trois étages, supporter le regard du chef et atteindre le trottoir. Il pleut toujours, la température a encore chuté. Des affiches ont été placardées sur le mur d'en face, cette nuit. La campagne fait rage pour la conquête de la mairie. Elles seront sûrement recouvertes par d'autres la nuit